

CREDIT LYONNAIS

— Capital: 200 millions
 Agence de Bruxelles
 de comptes de dépôts à vue
 sans aucune commission
 Encaissements — Coupons
 — Avances sur Titres
 Titres et de valeurs
 LOUVEAU COFFRES-FORTS

LE SOUVERAIN

Son nom indique sa valeur. Il guérit la goutte, les rhumatismes et toutes les affections douloureuses. 1/2 flacon, 2 fr. Dépôt: pharm. Pélerin, 42.

informe qu'elle a transféré ses magasins, avenue du Midi, 6, à la rue Monteur, 12.

PROCLAMATIONS DU 8 SEPTEMBRE

Relâche. Dimanche (7 h. 1/2) la Juive.
 — Mamezelle Pioupiou.
 — La Sorcière.
 — La boîte à Bibi.
 — Relâche.
 Spectacle varié et concert.
 Spectacle varié.
 c). Tous les soirs, concert à 8 h.
 (passage du Nord) ouvert de 9 h. du matin au soir.
 course (8 h.). — Spectacle-concours.
 (rues Enseignement et Monteur). Natation, gymnastique, bains turcs (Bamman), hydrothérapie, etc.
 International (14, rue Fossé-aux-Loups), ouvert de 10 heures du matin à 10 heures du soir. Actuelle-Exposition de Paris, 3e série. Entrée 50 cent.

VIEUX BRUXELLES

MARCHÉS DES RUES (Suite)

Marchands d'Anvers qui venaient en bande se faire entendre à Bruxelles, contraignaient des émules; il y avait de nombreux autres chants plus populaires en langue flamande et dont les rues de la capitale brabançonne ont longtemps entendu.
 On y chante aujourd'hui:
 Je m'en allais le long de la rivière,
 chantait, voilà deux siècles, la comédienne de St-Jacques:
 quand nous passions le pont qui tremble,
 Hélas! mon Dieu!

je vous remercie.

— Voulez-vous m'en donner deux « stuyvers » ?
 — Allons! on doit vivre et laisser vivre. Voilà sept « oorden » et ne dites plus rien.

Le marché est conclu et bientôt les jeunes filles allégées du fardeau de leurs corbeilles se retrouvent et vont en joyeuse compagnie — tout en chantant — vers la Collégiale pour attendre le passage de la procession.

Mais pour un pareil jour quel scandaleux spectacle! Pot-à-fer, le célèbre Pot-à-fer, déjà saoul d'eau-de-vie, apparaît criant comme *een mager swyn*. Il ne chôme jamais ni de boire ni de crier avec un vacarme épouvantable:

— *Pot-à-fer, Pot-à-fer, herrom conquerrom!*

L'étrange marchand, en vérité, qui ne peut se tenir sur ses jambes et que personne ne s'occupe pour le tapage, pas même cet *art de la parole* qui lui est nécessaire de briser le tympan des jolies Bruxelloises avec le bruit de sa meule.

Mais tout qu'elle soit bien bonne marchande qui ose descendre alors dans la rue pour profiter du passage de cet autre marchand qui annonce cette bonne occasion:

— *Voor een oorden Rych-snoeren twee reellen langh!*

Pour un « ortien » (un petit sou), deux aunes de lacet!

Le marchand de lacet a un confrère qui vend du cirage. Celui-ci se tient à l'Hôtel de Ville avec une caisse en bois qui contient sa marchandise. Il répète mille fois le jour:

— *De cire à la glaes, de cire à la royal!*

Près de lui, debout, un homme assez âgé porte une sorte de tiroir rempli de plumes; il a sur le dos un petit tonneau d'encre:

— *Pen en Inch!* Plumes et encre pour tout le monde!

Il vend aussi du papier. On le voyait assis autrefois, avec ses fournitures sur les genoux, près de l'Hôtel de Ville et au Conseil, mais les procureurs n'ont pas voulu l'y tolérer. Ordre lui a été donné de circuler. Le pauvre vieux est donc obligé de se mêler aux autres marchands dont les cris bryants couvrent bien souvent sa voie cassée.

C'est le marchand de petits moulins, toujours entouré de la bande tapageuse des enfants accourus à cet appel:

— Des petits *molins* qui tournent avec le vent; vous en avez cinq pour quatre « oorden »!

C'est le marchand de Cologne portant dans sa voiture des pots en terre rouge et des pintes grandes et petites:

— Articles de Cologne, clairs et propres! Ces sont les gens à savon, *zeep-lieden*, qui achètent les cendres de bois, de préférence de bois de hêtre, et qui répètent sur leur passage:

— *Vrienden hebde geen as? Amis, n'avez-vous pas de cendres?*

C'est encore ce jeune homme qui a avait si bien besoin d'une lessive des *zeep-lieden*, avec son visage crasseux, sa barbe noire, aussi noir lui-même qu'un diable. Il annonce:

— *Kenin-brief, kenin-brief die croon!* Billets des rois!

Tous ces marchands font un tapage énorme, comme le prouve cette note d'un touriste à Bruxelles en 1627: « J'entendis sonner midi, dit-il, il me parut temps de rentrer au logis. J'enfilai alors certaines petites rues et j'arrivai chez une brave hôtelière qui m'a très bien logé et très civilement traité. J'étais en vérité fatigué. Ma tête tremblait de tous ces cris et était brisée de tout ce vacarme »:

crieurs, mais en criant lui-même et en attirant sur lui à grands coups de sonnette l'attention du public. C'est l'homme à la sonnette. *Hoort men den Belleman*:

*Men roep ten laet een igelyck weten,
 Dat men in't Geesthuys niet sal vergeten
 Van daegh ten negen uren te verkoopen
 Goude leiren, schribaenen, meubelen met hoopen,
 Oock silververck, beddens, en linden,
 Een ieder magh hem daer laeten vinden.*

Ce qui revient à dire, pour ceux qui ne goûteraient pas le charme de cette poétique réclame en flamand:

— On annonce et fait savoir à un chacun que l'on ne doit pas oublier qu'on vendra à neuf heures, à la salle du Saint-Esprit, des objets d'orfèvrerie, des secrétaires, des meubles, avec quantité d'objets en argent, des couvertures, du linge, tout un chacun peut s'y trouver...

Depuis neuf heures l'homme à la sonnette se fait entendre ainsi dans les rues de la ville jusque midi. On y voit alors courir les femmes qui vendent des crabes et des escargots. Elles portent à deux leurs chaudrons suspendus entre elles à un bâton. Elles ne se garantent pour personne et demandent à tout le monde:

— *Hebde geen crabben oft sieckhuysen vandoen?* N'avez-vous pas besoin de crabes ou d'escargots?

Le dimanche assez souvent on entend les cris des petits boutiquiers ambulants qui font jouer aux dés au-dessus de leurs paniers. On gagne des friandises lorsqu'ils perdent au jeu. Ils s'annoncent par ces mots:

— Le plaisir! voilà le plaisir!

Mais ce sont des étrangers que l'on ne voit que de temps à autre, tandis que chaque jour dans les rues, dans les marchés du vieux Bruxelles une voix fait entendre cet appel séducteur:

*Hier al heet boeckwey-koecken al gereet,
 Struyven versch gebachen en al heet.*

C'est la marchande de couques-bacques. — Ici toutes prêtes, fraîchement cuites et toutes chaudes, les bonnes couques-bacques!

A. J.

L'HOMME NOUVEAU

Ceux qui guident Edison dans sa visite à la capitale intellectuelle du Vieux Monde ont oublié de le conduire aux obsèques de Villiers de l'Isle-Adam. Sa place était marquée derrière l'humble corbillard du poète, le premier qui l'ait chanté, et magnifiquement! Le hasard même conviait l'illustre inventeur à ces funérailles, et il est assez étrange que l'auteur de *l'Eve future* ait attendu pour s'en aller l'heure où son héros mettait pour la première fois le pied sur une terre latine. Pour qui a connu l'Edgar Poe français, la coïncidence de sa mort avec la venue du grand « Homme nouveau » équivaut à un « *Ave, Caesar, morituri te salutant* » des Idées de Rêve à l'Idée de Fait, et c'est le salut suprême des vaincus au vainqueur.

Il est clair qu'Edison n'a jamais lu *l'Eve future* et sans doute le nom de son poète lui est encore totalement étranger. Qu'il l'apprenne par cet article et qu'il sache que, pendant son séjour à Paris, il a passé à cent pas d'un hospice où son prophète agonisait. Telle est la vie, et, sur ce point du moins, rien n'en modifiera les incohérences ironiques.

Je n'appartiens pas, comme le pauvre Villiers, à cette philosophie, d'ailleurs pleine de superbe, qui oppose le crucifix dressé à l'invasion de la barbarie scientifique, mais, homme des races menacées, la présence de l'Américain, qui ressemble à Napoléon et qui est sourd comme Beethoven, me plonge dans une mélancolie indicible, car je sais bien, moi aussi, qu'il a l'avenir dans son gousset!...

Oui, monsieur, comme disait Barbey d'Aurevilly, oui, monsieur, vous venez nous annoncer le vingtième siècle, et vous en êtes le précurseur. Votre voyage triomphal, c'est la tournée cla-

qui, pendant une traversée, assombrant les vagues roulant sous son paquebot et s'inquiète d'utiliser leurs énormes forces dilapidées par la mer est d'une espèce d'hommes dont l'Europe a perdu la graine.

Quelques pépins en ont été portés en Amérique, précisément à l'époque de Lafayette, et dans l'humus de cette terre vierge elle a refleurie. Hélas! dans le vieux monde et ses landes de routine elle trouvait le tu tout de suite avortait. Mais je ne me console point de penser que la Révolution française avait encore cette semence des Titans et qu'elle avait pu d'en fournir la planète. Voici cent ans de cela, oui, cent ans. Enfants de Sleyès, de Mirabeau, de Laplace et de Condorcet, qu'avons-nous fait pendant ces cent années? Des fusils! C'était bien la peine de guillotiner Louis XVI! Un siècle juste après la proclamation des Droits de l'Homme et l'explosion de l'esprit révolutionnaire, l'Europe en est aux progrès suivants: une poudre à canon sans fumée et sans bruit! Le vingtième siècle va ouvrir l'ère des batailles silencieuses. Voilà! Et l'on s'étonne que l'Homme nouveau vienne de chez les Natchez! Mais il viendrait plutôt de chez les Cafres de l'Afrique ténébreuse que des crétiens sanglants que nous sommes, soit dit sans offenser et même en offensant notre glorieuse Histoire contemporaine.

Lorsqu'en 89 les grands principes de liberté, proclamés par nos pères, eurent rendu au civilisé la force d'individualité consciente et responsable, on s'aperçut bien vite que ces principes étaient inapplicables à cause de l'excès de civilisation même. Il eût fallu couper trop de têtes, et même les quatre-vingt-dix mille de Marat, logicien terrible. L'Amérique s'ouvrait aux rayons des prin-

industriels, une source de revenus. Longtemps on a cru que Donato était un habile homme qui exploitait la crédulité publique ; et puis on s'est aperçu qu'il magnétisait réellement et que partout où il passait, il laissait derrière lui des détraqués, des névrosiques bons à être enfermés et qui auraient vécu fort tranquilles sans son intervention.

La mode et la curiosité s'en sont mêlées, dans les salons même, et dans des centaines de petits cénacles, on a magnétisé sans trop savoir ce que l'on faisait, sans se douter surtout du mal qu'on pouvait faire.

Enfin, les travaux de M. Charcot ont fait admettre scientifiquement l'hypnotisme. Ce n'est pas le magnétisme ; oh ! non. La Faculté et l'Institut hausseraient les épaules, si on leur parlait de magnétisme.

L'hypnotisme, c'est autre chose, paraît-il, et la science s'incline devant ce mot nouveau.

Le magnétisme était irrévocablement compromis ; c'était pure charlatanerie. En changeant l'état civil de ce malotru, on lui a refait une virginité.

Ce n'est pas que M. Charcot ait tiré un parti quelconque de ses découvertes ; on ne va pas si vite en besogne dans la Faculté, et c'est déjà beaucoup que d'avoir fait admettre la chose.

Mais M. Charcot a rendu un grand service en démontrant l'existence du magnétisme, de l'hypnotisme, si l'on veut ; il a démontré, peut-être plus qu'il ne l'aurait voulu, ses dangers et sa funeste influence dans certaines conditions. On s'est mis en garde contre les exploiters du phénomène et, maintenant, un congrès de savants, qui vient de se réunir à Paris, en pleine faculté de médecine, pour s'occuper de ces questions, vient d'émettre le vœu formel qu'on interdise la pratique de l'hypnotisme en public.

Il faudra une loi, mais la loi sera votée et ce sera une bonne loi.

Entre parenthèses, il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'il y a plus de trente ans que l'Eglise a reconnu l'existence de l'hypnotisme et en a interdit la pratique à tout autre qu'aux médecins, de même qu'on interdit l'usage des couteaux aux enfants.

* * *

Ce premier point acquis, celui de l'existence du magnétisme, on s'est demandé quelles déductions philosophiques, quelles conséquences pratiques on pouvait en tirer.

Double question qui divisera longtemps les savants.

Jusqu'ici l'hypnotisme n'a fait que démontrer l'impressionnabilité du système nerveux. Le sommeil cataleptique ne prouve rien. C'est un état, rien de plus. L'école matérialiste, loin d'en être effrayée, semblait en tirer de nouveaux arguments. Mais voilà qu'on parle de transmission de la pensée, de lucidité. Qu'est cela ? Si ces phénomènes existaient, ne serait-ce pas la démonstration d'un esprit qui vit en nous, indépendant de la matière ? De là, grande contestation.

Un certain Cumberland est venu le premier, s'engageant à trouver un objet caché, ayant les yeux bandés, à la seule condition qu'on lui donnât la main, sans le guider le moins du monde. Et il trouvait... un mouchoir dans le rideau du salon voisin, une épingle dans les cheveux de Mme X..., une pièce de monnaie dans votre poche. Cela paraissait fabuleux. On a essayé, et l'on a vu qu'il n'y avait, de la part de Cumberland et de la part de son conducteur de bonne foi, qu'un simple phénomène de nervosisme.

Ainsi, rien d'extraordinaire dans ce phénomène. Il y a peu de Parisiennes qui ne soient aptes à jouer les Cumberland.

Mais voilà Onofroff qui devine l'ordre donné mentalement, et après vous avoir abandonné exécute l'ordre qu'il a deviné. Onofri-Onofroff a beau être un escroc, le phénomène n'en est pas moins certain. Il a été constaté par des centaines de personnes. Un de nos confrères lui a intimé l'ordre mental de prendre une certaine carte dans son portefeuille, et d'aller la piquer à vingt mètres de là, à un endroit désigné. Onofroff a trouvé le portefeuille, a trouvé la carte parmi dix autres,

et est allé la piquer à l'endroit voulu.

Si cela est, faut-il en conclure à la transmission de la pensée ? Nous répondons hardiment non. Cela ne prouve pas encore la transmission de la pensée, mais seulement la transmission de la volonté. C'est le degré intermédiaire à franchir.

Toutes les expériences de ce genre, présentées par la science, par les amateurs ou par des entrepreneurs de phénomènes, ne prouvent jusqu'ici qu'une seule chose : la transmission de la volonté. Encore la science de M. Charcot ne l'admet-elle qu'à l'état somnambulique, sous le nom de suggestion, et pas autrement. La science procède comme les maçons, elle ne bâtit pas le cinquième étage avant d'avoir fait les fondations de la maison et les quatre premiers étages. Il faut s'applaudir de cette façon de procéder, car ce qui est fait est bien fait et ne se peut plus contester. Les autres, ceux qui veulent tout savoir et tout de suite, ne sont que les hannetons de la science. Ils ne sont que les hannetons de la science, ils ne sont que les hannetons de la science, ils ne sont que les hannetons de la science, ils ne sont que les hannetons de la science.

Un élève de M. Charcot a cru à la transmission de la pensée en se tenant devant deux hypnotisées de la Salpêtrière, l'une passant de l'une à l'autre l'idée de la première. Et tout dernièrement, à Paris, dans un grand grès qui a été tenu à l'amphithéâtre de physiologie, à la Faculté de médecine, et auquel assistaient des hommes célèbres, et MM. Ribot, Taine, William James, Charles Richet, Galton, etc., M. Meyers, de Londres, a fait l'expérience suivante : il avait un sujet hypnotisable sur une chaise, les yeux bandés, et, séparé de lui par un écran, il tirait d'un sac un de ces numéros dont on se sert pour l'antique jeu du loto. Il remettait le numéro dans le sac, et concentrait alors sa volonté sur le sujet pour lui faire deviner ce numéro.

Il est arrivé que le sujet impressionné ainsi à distance a trouvé juste. Le professeur Sidgwick, de Cambridge, a renouvelé les mêmes expériences et a mieux réussi. M. Charles Richet en a fait autant.

Tout cela ne constitue pas encore une démonstration irréfutable ; mais, quand cela serait, on ne pourrait en conclure qu'une chose : c'est que la volonté d'un homme peut agir sur la volonté d'un autre, et lui faire prononcer un mot, une phrase, si l'on veut, à la condition que le sujet s'y prête.

Mais cela n'est pas nouveau, et c'est ce que, sous une autre forme, les hommes de tous les temps ont appelé l'influence. Il y a toujours un peu de magnétisme dans l'influence qu'un grand capitaine exerce sur ses troupes.

* * *

Ce qui est nouveau, le voici : Un homme du monde des plus érudits, le comte de P..., dont le nom et l'expérience sont consignés dans l'Encyclopédie populaire de Conil, a fait faire par Ruhmkorff, peu de temps avant la mort de celui-ci, une bobine sur laquelle est enroulé un fil d'argent de 75,000 mètres. C'est dire la puissance de cette bobine. Deux aiguilles aimantées, superposées et placées à contre-sens, sont fixées sur la bobine et suspendues par un léger fil. L'appareil est sous cloche et monté sur pied, afin que l'esprit le plus malveillant ne puisse y voir la moindre supercherie. L'expérimentateur prend en main les deux électrodes, auxquels aboutissent les deux bouts du fil enroulé sur la bobine, et le voilà qui se met à vos ordres pour faire tourner l'aiguille à droite ou à gauche, à votre guise.

Vous dites : « A droite, » et l'aiguille tourne à droite sous la seule influence de la volonté. Il vous prend fantaisie qu'elle tourne à gauche et la voilà qui redescend au point zéro, et remonte au 90° degré à gauche.

Pourquoi ne s'arrêterait-elle pas à mi-chemin ?

Soit. Et voilà l'aiguille qui redescend au 45° degré, et s'arrête là.

Vous essayez à votre tour, et l'aiguille vous obéit à moitié, comme un cheval bien dressé, entre les mains d'un cavalier inexpérimenté.

Un membre de l'Institut, conduit par nous, a assisté dernièrement à cette expérience, et s'en est allé convaincu.

Convaincu de quoi, direz-vous ? Convaincu

de l'existence du phénomène. N'est-ce pas assez ?

Ainsi voilà la volonté humaine un courant instantané dans une bobine et produisant les phénomènes qu'une pile électrique. Une pile fait monter l'aiguille, un courant produit la même volte-face. Ne fait pas la pile, c'est la grande bobine de courant. Elle ne peut faire à mi-chemin.

Voilà donc la transmission de la volonté montrée scientifiquement et démontrée sur une cervelle humaine, mais sur un matériel. Il ne nous appartient pas de dire des conséquences de ce phénomène, mais nous mettrons en dix ans à en dire quelque chose.

Enfin voulez-vous, cette fois, que nous vous montrions la transmission de la pensée ?

Le voici : nous avons assisté à une expérience faite entre personnes sérieuses, et non d'aucun charlatan. Une femme, intelligente, mais non hypnotisée, tenait dans sa main gauche une table, un crayon à la main droite, dans une pièce voisine, de la question qui serait posée mentalement, et l'on pouvait lui faire passer de choses et d'autres avec le sujet. Le sujet, pendant, gardait sa position, et l'expérimentateur appuyait sur la table.

La question mentale était celle-ci : « La guerre ? » Je ne sais si celui qui posait la question imposait aussi la réponse, il s'en est allé, mais le fait est qu'au bout d'un instant le sujet, tout en causant d'autres choses, a écrit sans être aucunement au courant de la question écrite machinalement : « La paix. »

La question était posée de façon à ce que la réponse soit toujours facile par oui ou par non, et l'on voit que l'expérience avait pleinement réussi.

Mais n'allez pas en tirer des conséquences. Gardez-vous en bien. Laissez faire les savants. Ils n'en sont pas encore là ; ils y viendront. Ils seront peut-être bien étonnés d'avoir vu un homme vaillamment lutté contre le matérialisme au nom de la science a fait tant de progrès.

Si le matérialisme n'était qu'une erreur, il serait dangereux ; mais il veut prouver que la science le tient, et le mènera logiquement à son propre suicide.

LOUIS DE MEUR

Transmission de la volonté

On vient de mettre brusquement un terme à ces exploits psychologiques d'Onofroff qui, on le sait, devinait l'ordre qu'on lui donnait mentalement, et l'exécutait aussitôt. Tandis que vous réfléchissiez, Onofroff vous tenait la main et, quand vous aviez décidé de ce qu'il devait faire, il plaçait, une minute, sa main droite sur votre crâne, avait l'air d'y puiser le renseignement, comme dans un dictionnaire, et partait aussitôt pour réaliser votre pensée.

Onofroff, de son vrai nom Onofri, originaire de Rome, est, paraît-il, un habile escroc, recherché par la police de Genève. Il ne subtilisait pas que la pensée du voisin ; il trouvait le moyen, paraît-il, de lui prendre délicatement son porte-monnaie, et cela sans en avoir reçu l'ordre, ni verbalement ni mentalement.

Ce thaumaturge dépassait évidemment les limites de la psychologie expérimentale, et tout porte à croire que la justice va lui suggérer l'idée impérieuse de passer quelques mois en prison.

Le malheur est que toutes les fois qu'un phénomène psychologique se manifeste, un charlatan s'en empare pour s'en faire des rentes, et laisse percer ou sa mauvaise foi, ou ses mauvais antécédents, de telle sorte qu'on ne sait jamais si le phénomène existe réellement ou s'il s'agit d'une supercherie, d'un simple tour de passe-passe.

C'est ainsi qu'ont été successivement discrédités Hume, les frères Davenport, et tant d'autres.

Le magnétisme est devenu, grâce à ces